



Une expérience africaine

Yoram Mouchenik

► To cite this version:

Yoram Mouchenik. Une expérience africaine. L'Autre, A paraître, 3 (2), pp.199 - 213.
10.3917/lautr.008.0199 . hal-01616661

HAL Id: hal-01616661

<https://hal.science/hal-01616661>

Submitted on 13 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE EXPÉRIENCE AFRICAINE

Entretien avec Marie-Cécile et Edmond Ortigues

Yoram Mouchenik

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2002/2 Volume 3 | pages 199 à 213

ISSN 1626-5378

ISBN 285919178X

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-autre-2002-2-page-199.htm>

Pour citer cet article :

Yoram Mouchenik, « Une expérience africaine. Entretien avec Marie-Cécile et Edmond Ortigues », *L'Autre* 2002/2 (Volume 3), p. 199-213.

DOI 10.3917/lautr.008.0199

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ENTRETIEN

Avec Marie-Cécile et Edmond Ortigues

Une expérience africaine

Entretien avec
Marie-Cécile et Edmond Ortigues

par Yoram Mouchenik

Marie-Cécile et Edmond Ortigues, au-delà de l'alliance matrimoniale, forment ce duo inséparable qui a su conjuguer philosophie, anthropologie et psychanalyse. En 1961, déjà bien engagés dans leur vie professionnelle, ils rejoignent l'Afrique de la décolonisation où, pendant plusieurs années, ils vont activement participer avec Henri Collomb au projet d'une psychiatrie inventive et créative à l'hôpital de Fann à Dakar au Sénégal. De leur séjour et de leur engagement, ils produisent *Œdipe Africain*, un livre emblématique qui reste sans équivalent dans la littérature psychanalytique française. Profondément enrichis par leur séjour, ils poursuivent sans discontinuer une élaboration théorique et clinique particulièrement originale avec ce virus de la transmission, de l'échange et des groupes de travail qui ne les a pas quittés depuis Fann.

L'autre : Quels sont vos itinéraires ?

Edmond Ortigues (E.O.) : Je suis provençal, d'un petit village forestier, isolé, entre le Rhône et les Alpes. Ce village, qui avait peu de terre arable, a été un village d'artisans et ceci depuis le Moyen-Âge. Il s'est constitué une communauté très particulière. Cela a disparu dans les années trente, et au bout de quelques années les jeunes ne savaient plus ce qu'avaient fait les vieux, le monde avait changé et les vieux m'ont demandé de refaire leur histoire. J'ai accepté sans savoir à quoi je m'engageais. Après dix années de recherche, je suis devenu un recours pour faire le lien entre le présent et le passé.

L'autre : Quel a été votre itinéraire pour arriver à la philosophie et à l'anthropologie ?

E.O. : Quand j'étais jeune on m'a envoyé en pension, j'ai fait mes études et quand je suis arrivé à l'âge de vingt ans, le village s'écroulait, c'était fini. J'ai continué mes études supérieures en philosophie et en histoire ancienne avec les langues anciennes, l'hébreu et le grec. Ce sont ces études qui m'ont préparé à l'Afrique. Quand je suis arrivé en Afrique, j'ai retrouvé beaucoup de choses que j'avais étudiées dans les documents de l'ancien Orient.

L'autre : Et vous, Madame Ortigues ?

Marie-Cécile Ortigues (M-C.O.) : J'ai un parcours très sinueux. J'ai commencé par faire les arts décoratifs après le bac. Trois ans après j'ai fait des études d'infirmière en pensant être utile pendant la guerre, mais je n'ai pas eu à m'en servir car c'était la drôle de guerre et la débâcle. Après je me suis beaucoup intéressée à la pédagogie dans divers secteurs. En particulier, j'ai eu un poste pédagogique dans une école de théâtre à Paris. Une école « Éducation par le jeu dramatique », Marcel Marceau et bien d'autres enseignaient là, c'était très intéressant. À partir de là, j'ai eu l'occasion de m'occuper d'enfants dans un jardin d'enfants avec une jardinière d'enfants, qui avait fait une psychanalyse et connaissait Françoise Dolto. Là, je racontais des histoires aux enfants, ils mimaient les histoires. La jardinière d'enfants trouvait que les enfants changeaient, j'essayais de comprendre pourquoi. Puis les mères sont aussi venues me voir. C'est comme cela que j'ai commencé la clinique et je me suis intéressé à la psychanalyse dont tout le monde autour de moi parlait de manière très vague, car la guerre avait tout étouffé. Ensuite je suis entrée dans le circuit, j'ai commencé une analyse en 1948 ; j'ai travaillé à Parents de Rosan où Jenny Aubry faisait une recherche qui prolongeait les travaux de Spitz, sur les enfants abandonnés. J'ai ensuite fait une analyse didactique et j'ai été embauchée au CMPP Claude Bernard en 1950. J'ai énormément travaillé avec Françoise Dolto. À cette époque, il y avait très peu de gens qui pouvaient enseigner la psychanalyse d'enfants, il y avait Françoise, Lebovici et Diatkine qui travaillaient aux Enfants Malades. J'ai beaucoup travaillé avec Françoise Dolto, nous étions amies et nous nous voyions trois fois par semaine pendant des années. Ce qui a aussi beaucoup contribué à ma formation était de comprendre les différences entre les positions de Dolto et celles de Lebovici/Diatkine. Par rapport à l'Afrique, mes parents ont longtemps vécu « ailleurs ». J'ai failli naître au Pérou. Mon père était ingénieur dans les mines, qui se trouvent souvent dans un désert, sur une montagne ou dans la forêt vierge ; il a connu tout cela. Il s'en arrangeait très bien, que ce soit avec les habitants de la Cordillère des Andes ou des Malais de Malaisie. Avec ma famille, j'ai passé plus de quatre ans de mon enfance en Basse-Californie mexicaine. J'avais l'habitude du décalage. Cela m'a ensuite été plus facile d'être dans un pays inconnu avec ce que j'ai essayé d'y faire.

L'autre : Comment êtes-vous arrivés à Dakar l'un et l'autre ?

E.O. : L'université de Dakar a été la première université africaine francophone. Après l'indépendance, elle demandait des volontaires et j'y suis allé comme professeur de philosophie pour créer un département qui n'existait pas encore en 1961. C'est sur place que la question s'est posée pour ma femme psychanalyste de travailler, soit pour les européens, il y avait une demande certaine, ou, comme nous l'avons choisi, pour les Africains. Ma femme a commencé à travailler dans le local du rectorat durant quatre mois. Pendant ce même temps, j'ai commencé à m'intéres-

ser au problème anthropologique sur place. J'avais beaucoup travaillé l'histoire ancienne et les questions d'histoire des religions dans l'Antiquité et au fond je retrouvais en Afrique beaucoup de choses dont j'avais une connaissance livresque, et cela m'a beaucoup aidé. Cela m'a préparé à faire l'analyse des rituels de façon détaillée.

L'autre : Vous parliez des religions de l'Antiquité, vous faites référence à quel type de religion ?

E. O. : Il y en a deux en particulier que j'avais beaucoup étudiées, d'une part les religions sémitiques, les Hébreux et leur environnement et d'autre part la religion grecque hellénistique. Avec des bases philologiques grecques et sémitiques. J'avais donc une base qui aide à comprendre comment nous avons pu assez rapidement nous mettre au courant du contexte religieux et social.

M-C. O. : À l'époque où les jeunes chercheurs de Collomb s'efforçaient de comprendre ce contexte, mon mari avait déjà perçu comment cela s'inscrivait dans un ensemble.

E. O. : Oui, parce que, par exemple, les psychiatres étaient fascinés par les danses de possession, mais en réalité le point essentiel est la création de l'autel. Vous voyez, le problème étant, dans ces cas, d'avoir des points de comparaison pour distinguer les détails importants.

M-C. O. : La première année, on a fait la connaissance de Collomb, quand il a su que j'étais analyste et que je me mettais à travailler, il était intéressé à ce que je vienne dans son service.

L'autre : Donc vous aviez commencé avant de travailler dans un service ?

M-C. O. : Un tout petit peu et c'est là qu'il m'a proposé que l'on ouvre à Fann une « consultation de psychologie », c'était marqué sur la porte de mon bureau, pour me démarquer des termes de psychiatrie et de la psychanalyse.

L'autre : Vous vous êtes rencontrés très rapidement ?

M-C. O. : Oui, parce que la femme de Collomb, à l'époque, était professeur à la faculté des lettres. Il n'y avait pas de psychologues au Sénégal et elle a voulu monter un institut de psychologie qui après a disparu. Il y avait plusieurs psychiatres sénégalais avec qui nous discussions à longueur de journée dans les couloirs de l'hôpital. On faisait encore la visite au lit des malades, de façon très classique. On était tous là et on discutait sur les problèmes qui nous intéressaient. Dès la première année, il s'est trouvé à Fann de jeunes sociologues et psychologues, Andréas Zempléni, Jacqueline Rabain, Anne Levallois et après il en est venu d'autres. Ils étaient tous en fin d'études.

L'autre : On a l'impression que viennent se rassembler des gens très originaux, très singuliers, très motivés, qu'est-ce qui les attire dans cet endroit ?

M-C. O. : Certains quittaient la France pour des raisons personnelles, l'Afrique les attirait. Collomb devait avoir quelques postes à ce moment-là, il les a fait venir. Nous nous sommes trouvés alors de beaucoup les aînés de tout un groupe de jeunes qui sortaient de la fac, et qui n'avaient aucune expérience. Pour moi, le virus de la transmission ne m'a jamais quitté, on a donc fait des groupes de travail. On travaillait aussi les questions qui les intéressaient en sociologie, en histoire, etc.

E. O. : Dès le départ nous avions un principe qui nous guidait pour organiser ce travail. L'idée c'était qu'il ne fallait pas mêler l'ethnographie et la psychanalyse. C'était deux choses qui devaient se poursuivre parallèlement de manière indépendante. Mais les deux groupes se posaient des questions l'un à l'autre. Jacqueline Rabain travaillait davantage en clinique. Zempléni a commencé à se former à l'ethnologie, il travaillait la représentation des maladies mentales au départ dans les milieux musulmans. En même temps avec un professeur d'anglais, dont j'ai oublié le nom, on avait créé un petit groupe extérieur pour travailler les questions linguistiques. En fait il s'est trouvé deux groupes de travail disons clinique et ethnographique qui ont très vite appris à travailler ensemble et, en même temps il y avait des relations amicales avec les psychiatres.

M-C. O. : Collomb n'est jamais venu à ces réunions.

E. O. : En effet, et cela aide à comprendre qu'il n'y a jamais eu d'école de Fann sinon pour les gens de l'extérieur. Collomb était un bon camarade, mais il ne comprenait pas les Africains et les coutumes africaines à notre sens. Il était pourtant passionné par l'Afrique et la société africaine et il se voulait novateur en introduisant la compréhension des guérisseurs dans le champ de la psychiatrie, mais il n'en voyait pas l'aspect religieux et n'était pas en mesure de l'analyser. L'animisme est une religion domestique ce n'est pas une religion comme le catholicisme ou l'islam ; c'est le culte des génies, des ancêtres. Ce que je faisais lui était totalement étranger. J'avais fait une recension de tous les travaux fait par les ethnologues non seulement au Sénégal mais dans l'Afrique francophone avec l'équipe de Griaule et d'autres. J'avais recensé et analysé une importante bibliographie. On avait fait des réunions auxquelles Collomb participait où j'avais rendu compte de ce travail mais il ne s'y est pas intéressé.

M-C. O. : Il était gêné de voir comment mon mari avait une maîtrise profonde de ces choses-là.

L'autre : Je connais peu de choses de l'itinéraire de Collomb qui était médecin militaire.

M-C. O. : Il a été des années en Ethiopie et s'était beaucoup attaché à ce pays.

L'autre : Au Sénégal, était-il encore psychiatre militaire ?

E. O. : Il était toujours médecin militaire, seul psychiatre agrégé qui soit sorti de l'École de Bordeaux.

M-C. O. : Il était passionné par l'Afrique, mais sans avoir les mêmes moyens que nous pour la comprendre. Il avait fait une analyse, mais il ne comprenait pas ce que nous comprenions de l'analyse. Il a le mérite d'avoir réuni des chercheurs de diverses disciplines et de les avoir laissé travailler.

L'autre : On voit mal cette articulation, ces groupes, ces personnalités, cette créativité. Que l'on parle d'école ou pas, il y a quand même une productivité et une créativité étonnantes.

E. O. : À vos remarques, il y a plusieurs réponses possibles. Il y a : « Pourquoi ça s'est développé ? ». On peut réfléchir un peu là-dessus, mais il faut savoir que sur le moment même où nous travaillions, ça a été très difficile. Très difficile, parce que nous voulions à la fois garder de bons rapports avec Collomb, et nous avons réussi. Mais la situation se tendait de plus en plus après deux ans écoulés. Collomb a fait des articles que vous pouvez lire dans *Psychopathologie Africaine*, il a publié des choses où il reprenait ce que nous disions, soi-disant, et à mon avis c'était complètement faux. Bon tant pis, on laissait faire. Mais en tout cas ce n'est pas la peine de perdre votre temps pour essayer de concilier des articles de Collomb et des nôtres.

L'autre : Il y a Collomb qui fait son travail structurel et institutionnel. Mais il semblerait qu'il y ait ce groupe qui en même temps se fédère très solidement.

M-C. O. : Nos jeunes collègues étaient très demandeurs qu'on travaille avec eux, et nous sentions qu'ils avançaient.

E. O. : Et nos distinctions méthodologiques, la façon dont nous avons entrepris et conduit ce travail de collaboration entre ethnographes et psychanalystes était très féconde parce que cela les stimulait les uns et les autres en évitant de se lancer dans des interprétations plus ou moins farfelues.

M-C. O. : Je vais vous donner un exemple. À un moment donné, Zempléni et Jacqueline Rabain ont étudié les *nit ku bon*, ce qui les a rendu célèbres, ce n'est pas un bon article, quand maintenant on le relit, mais à l'époque c'est ce qui pouvait se faire de mieux. Ils nous décrivaient leur affaire et moi je leur posais des questions relatives à tout ce qu'on sait des enfants autistes, des enfants borderline. Alors cela les relançait et leur faisait voir des choses qu'ils n'avaient pas vues.

L'autre : Je relisais à nouveau votre introduction d'*Œdipe africain*, il y a bien cette séparation, cette prudence entre recherche, information, anthropologie et clinique de l'écoute. Finalement quand Devereux parle du complémentarisme on retrouve aussi cette façon qu'il a de séparer les deux champs.

M-C. O. : Je ne connaissais pas Devereux.

E. O. : Non, on ne connaissait pas Devereux. Il nous a téléphoné après,

mais on ne le connaissait pas à ce moment-là. Sur ce point précis, évidemment Collomb avait un tout autre point de vue et en particulier, il mélangeait tout à fait les choses. Il y a des guérisseurs traditionnels qui ont travaillé avec Fann. Cela a été très difficile parce que nous n'avions pas les mêmes principes pour travailler avec eux et la méthode Collomb a eu de gros inconvénients pour ces guérisseurs, l'un et l'autre ont eu un destin malheureux.

L'autre : Il donne l'impression d'instrumentaliser les guérisseurs et qu'ils ne sont plus à leur place.

E. O. : Ils ne sont plus à leur place, c'est vrai.

M-C. O. : Nul ne savait plus quelle place ils avaient. Ils marquaient sur leur carte de visite, « psychiatre traditionnel ».

E. O. : C'est-à-dire qu'ils étaient dépossédés de leur place, de leur insertion dans la société comme devin, guérisseur. Un guérisseur, c'est quelqu'un, traditionnellement en tout cas, qui a une place bien marquée dans la société africaine. Dans les villages, là où la tradition est restée, le guérisseur habite entre la brousse et le village. Justement sur cette collaboration avec les guérisseurs il y a une initiative très intéressante qui d'ailleurs a été reprise au Mali par Baba Koumaré. Il a une vision très claire et nous sommes tout-à-fait d'accord avec lui, j'ai écrit des articles pour l'approuver. Il soigne les gens à l'hôpital et il s'entend avec certains guérisseurs bien implantés socialement à qui il envoie les malades, ensuite, pour leur réinsertion sociale. Il respecte les deux positions tout en laissant par ailleurs les gens faire ce qu'ils veulent, enfin, parce qu'ils vont toujours à la fois consulter les guérisseurs et les médecins, mais ça c'est leur affaire.

L'autre : Qu'est-ce qui faisait à votre avis que Collomb ne pouvait entendre cela ?

M-C. O. : Personne n'en avait parlé à l'époque. Baba Koumaré a fait un article là-dessus qui est très drôle dans *Psychopathologie Africaine* plus récemment. C'est un numéro de la revue entièrement sur le Mali.

L'autre : Mais Collomb a dû percevoir le malaise par exemple au niveau des guérisseurs ?

E. O. : Non, il ne percevait pas parce qu'il avait une vision populiste de l'Afrique. Son idée était que seule la collectivité existe en Afrique, les individus ne comptent pas, c'est faux parce que les individus ont leur place.

M-C. O. : Mais vous devez le savoir avec votre travail.

E. O. : Alors évidemment il a monté à Fann des choses qui, d'une certaine manière, sur le moment ont...

M-C. O. : Ont plu à tout le monde.

E. O. : Oui, ont plu à tout le monde.

M-C. O. : Le pintch.

E. O. : C'est ça oui, mais alors ça n'a rien donné. Quand nous sommes partis, Collomb a continué quelque temps et il est mort et puis Fann a dégringolé. Et alors à Dakar quelle a été la réaction ? La réaction, c'est de dire, « ils ont mécontenté les *rab* et les *rab* se sont vengés ». Il y a eu justement un retour parce que l'aspect religieux, traditionnel n'avait pas été pris en compte par Collomb.

M-C. O. : Au moment où tout marchait bien à Fann entre nous et Collomb, les gens me disaient, cela nous a été rapporté par des sages-femmes qui travaillaient en ville : « à Fann c'est bien parce qu'ils connaissent les *rab*. Ils savent soigner les *rab* » : mais après la mort de Collomb qui avait été précédée par la mort de Moussa Diop, un psychiatre dakarois, charmant, avec qui nous étions très liés, le propos est devenu : « Ils ont remis ça, c'est des rapides », (les *rab*).

L'autre : Donc la représentation s'est retournée contre ce lieu et contre ce qui s'y était fait à cause des confusions qui avaient eu lieu ?

E. O. : C'est comme ça que nous l'avons compris en tous cas.

M-C. O. : Ce que je veux dire aussi pour en finir sur le *n'dæp*, c'est que Collomb s'est servi du *n'dæp* comme d'un spectacle qu'il offrait à tous les psychiatres qu'il invitait ou qui étaient de passage. Il y a des gens qui venaient et qui faisaient tout de suite un livre là-dessus. Cela était vraiment insupportable.

L'autre : Quand il y avait des divergences, les choses étaient abordables avec Collomb ?

E. O. : C'est-à-dire qu'au début nous avons un peu essayé, on a parlé avec lui, il était assez fuyant d'ailleurs.

M-C. O. : C'est-à-dire lorsqu'il sentait qu'il n'était pas sur un terrain où il pouvait répondre, avec un interlocuteur qui en savait plus ou qui comprenait mieux que lui.

E. O. : Et puis à la fin, il ne te parlait plus.

M-C. O. : Oui, à la fin. Vous savez, nous n'en avons jamais fait état nulle part. Quand nous avons publié *Œdipe Africain*, j'avais fait une thèse là-dessus auparavant, il était ulcéré, non pas tant de ce que nous faisions, mais que lui n'ait pas fait un livre.

L'autre : Oui, il y a une série d'articles, mais pas de livre.

M-C. O. : Il n'a pas de livre, et là quelque chose a été blessé très profondément chez lui. Par exemple, quand j'ai soutenu ce qui était une thèse de troisième cycle, il était à Paris et il n'est pas venu.

L'autre : Donc à Fann, c'est comme s'il y avait deux fonctionnements parallèles. Collomb à un niveau institutionnel et ces groupes de travail, avec ces échanges ?

E. O. : Je reviens là-dessus, il y a un point intéressant à ce propos, que vous retrouverez sans doute dans *Psychopathologie Africaine*. Après mon départ, Collomb a fait venir un psychiatre psychanalyste américain, pour, disons, vérifier, contrôler, ce que nous avions fait sur l'Œdipe en particulier. Le collègue a travaillé pendant un an ou deux, et il a finalement publié un article qui a paru dans *Psychopathologie Africaine* qui confirme notre point de vue. Alors ça aussi était pénible pour Collomb, vous voyez, il y a eu toute une série de choses.

L'autre : C'était quand même quelqu'un qui était un peu écorché, il y a la stature et l'on a l'impression qu'il y a quand même une fragilité, une sensibilité ?

E. O. : Il y a des tas d'autres choses qui jouaient, lui était de la période coloniale, il avait été formé à la médecine coloniale ; nous nous arrivions avec l'indépendance. Il y avait quand même une façon d'être inséré en Afrique qui était différente et nous ne nous sommes pas méfiés.

M-C. O. : Il était charmeur.

E. O. : Il était charmant.

M-C. O. : Avec tout le monde.

E. O. : C'est petit à petit une série d'incompréhensions qui se sont accumulées.

M-C. O. : J'avais mon bureau en face du sien et un couloir entre les deux, il ne me parlait plus les derniers temps.

L'autre : Oui, donc il y a dû y avoir des moments pénibles ?

M-C. O. : Oui.

L'autre : Et comment ses collègues, mais qui étaient en quelque sorte aussi vos élèves, sentaient-ils les choses ?

M-C. O. : Par exemple Zempléni était très proche de Collomb, son travail dépendait de Collomb, il prenait des deux côtés et puis voilà.

E. O. : Disons que Zempléni n'était pas mêlé aux questions psychanalytiques.

M-C. O. : Il essayait de l'être.

E. O. : Il en profitait dans la mesure où, dans son travail, il recevait les questions de la clinique, les informations du point de vu clinique et puis en même temps des analyses que je faisais avec lui sur le matériel qu'il recueillait, donc il s'est formé en même temps. Ce groupe était moins conscient que nous des problèmes avec Collomb ; au fond, cela ne les concernait pas directement et nous ne faisons pas état de nos divergences.

M-C. O. : Oui, on n'en faisait pas état, je n'en ai jamais rien dit publiquement sauf en 1997. Il y a eu à Dakar le premier colloque de pédopsychiatrie. Je vais vous raconter une anecdote. Ce colloque était très impor-

tant pour les psychiatres et les nouveaux pédopsychiatres africains qui officialisaient ainsi leur statut de pédopsychiatre. Le pédopsychiatre qui venait d'être agrégé à Dakar a organisé ce colloque et il avait fait venir et parler le guérisseur, le faiseur de *n'dæp*, avec qui Zempléni avait recueilli la majorité de son matériel. C'était un familier de Fann et de nous tous. C'était un vieil homme de 65 ans, alors amoindri. Le pédopsychiatre traduisait ses propos. Les gens qui étaient là, les Français, se frottaient les mains d'avoir un vrai guérisseur en face d'eux, ils lui posaient des questions tout à fait innocentes. À un moment donné, cela devenait insupportable et je me suis levée pour dire deux choses : d'abord qu'il serait utile pour les personnes dans la salle qui viennent pour la première fois à Dakar, et qui ne sont pas informées, qu'elles sachent que les génies dont il est question sont les génies du lignage, cela n'avait jamais été dit. Et j'ai dit pour la première fois que nous avions des débats avec Collomb, comme il est normal qu'on discute des questions quand on collabore pendant toutes ces années, mais que dans nos débats nous ne nous étions jamais mis d'accord sur le point suivant ; pour nous le *n'dæp* était un acte religieux et les guérisseurs comme celui qui était là, étaient les prêtres, des officiants de la chose alors que Collomb le voyait plus comme une démarche thérapeutique. René Collignon était là, il a pris la parole et a abondé dans le même sens.

E. O. : Il y a eu aussi une tendance excessive à considérer que les gens qui participaient au *n'dæp* étaient des malades mentaux, ce qui est faux, même si bien sûr il y en avait. Et puis c'est une erreur d'isoler le *n'dæp* du reste, parce qu'il n'y a pas que ça dans les coutumes pour réintégrer les gens, pour les récupérer. C'est tout un ensemble qu'il faut comprendre, il faut saisir les rapports, c'est difficile, cela demande un gros travail. Nous avons travaillé énormément, tous les soirs, on revoyait toutes les notes prises dans la journée, on revoyait tout dans le détail. Évidemment le psychiatre ne pouvait pas faire ce travail, c'est bien compréhensible.

M-C. O. : Mais nous commençons, grâce à notre travail en commun, à comprendre quelque chose. Mais, au début, j'ai tout de suite senti sensiblement et perçu intellectuellement très fort que, même quand les gens parlaient bien français, ou s'il y avait un bon interprète, que je ne comprenais rien. Quand on parlait d'un mariage, je ne savais pas ce qu'était un mariage africain, quelles étaient ses implications dans le lignage. Alors j'essayais au début de parler le moins possible, juste des petits mots pour relancer. C'est seulement après des mois, presque un an, que des constantes sont apparues, que des configurations sont apparues autour de mots, de situations et j'ai commencé à comprendre. J'ai continué à tout noter, nous relisions chaque jour pendant des années.

L'autre : Il y avait le travail que vous faisiez ensemble et ensuite comment cela pouvait aussi passer du côté de ces groupes de travail avec tous ces interlocuteurs ?

E. O. : Alors là on en revient un peu à votre seconde question sur ce

qui a fait la fécondité, c'est qu'en même temps nous nous sommes interrogés sur la psychanalyse, justement parce que nous nous trouvions devant une population dont nous ne savions rien au départ.

M-C. O. : Rien de ce que j'avais appris et qui m'avait été enseigné ne pouvait être utilisé, je me trouvais sans instrument de travail autre que ce que j'essayais de comprendre. Il fallait prendre le temps et aborder les gens différemment, réagir différemment, comprendre leurs attitudes, leurs mimiques, tout. Et au retour après cinq ans passés là-bas, cela m'a donné une liberté formidable vis-à-vis de la pratique ; sur le moment je ne me suis pas rendue compte que c'était l'influence de l'Afrique. Mais maintenant je le sais et je le mesure mieux tous les jours.

E. O. : Le livre plus récent, *Comment se décide la psychothérapie d'enfant ?* est le complément d'*Œdipe africain*, c'est la même inspiration. Cela a amené une réflexion sur la pratique psychanalytique. Il nous a fallu des années pour digérer ce retour, *Comment se décide une psychothérapie ?* a été écrit en 1986. Donc bien après, à un moment où nous pouvions réfléchir à la fois sur la clinique française avec les enfants et voir les liens avec ce que l'Afrique nous avait apporté, mais au début on n'aurait pas été capable de dire ce que l'Afrique nous avait apporté.

M-C. O. : On en était complètement inconscients. J'ai continué mes liens avec l'Afrique d'une autre façon. Dans les années 1985, pendant dix ans au moins, avec un collègue d'origine algérienne qui est un merveilleux psychanalyste, nous avons conduit en France des groupes de formation pour des généralistes, des psychiatres, des analystes etc. Ils nous ont apporté tous leurs embarras, leurs angoisses, à recevoir des Maghrébins, des Africains. Et alors cela a fait fructifier pour moi tout ce que j'avais engrangé en travaillant sur la clinique de ces stagiaires qui avaient à faire avec les migrants.

L'autre : Et quels ont été les liens à votre retour avec les gens qui avaient travaillé avec vous ?

M-C. O. : Nous sommes toujours amis.

L'autre : Je suppose que vos travaux et votre livre ont généré beaucoup de curiosité. Vous disiez que Devereux vous avait téléphoné ?

M-C. O. : Le livre est étudié dans toutes les facs qui forment à l'anthropologie.

L'autre : Vous avez été interpellés par rapport à ce travail ?

E. O. : J'allais dire une chose là à propos de la réaction à ce livre parce que je suis allé par la suite, à plusieurs reprises, faire des cours en Amérique dans diverses universités, et à ma grande surprise tous ceux que nous rencontrions, connaissaient *Œdipe Africain*, ils l'avaient lu. Meyer Fortes voulait le faire traduire en Angleterre puis il est mort et ça ne s'est pas fait, mais le livre a été beaucoup lu. Par contre il n'y a pas eu de

compte rendu en France. Je crois que le compte rendu à ce moment-là était très difficile à faire, parce que ça touchait justement à des disciplines différentes. Il y avait de la psychanalyse, mais il y avait aussi l'histoire des religions et il n'y avait pas une interprétation psychanalytique du fait religieux. Il y avait une espèce de convergence entre certaines pratiques religieuses et ce que l'on pouvait en comprendre du point de vue clinique. Les gens sentaient que ce n'était pas ce à quoi ils étaient habitués.

L'autre : C'est étonnant qu'il n'y ait pas de traduction ?

E. O. : Il y en a eu des clandestines, très mauvaises, en espagnol et en portugais.

L'autre : Et ces parcours entre le vôtre et celui de Devereux, à quel moment se rencontrent-ils ?

M-C. O. : Nous ne nous sommes pas rencontrés.

E. O. : On ne s'est pas rencontré, il nous a téléphoné quand *Œdipe Africain* est paru. Nous étions en province, nous n'étions pas à Paris, ce qui fait qu'on ne l'a pas vu.

M-C. O. : Et puis il a été représenté par Tobie Nathan avec qui nous étions en complet désaccord.

L'autre : Mais c'est plus tard.

E. O. : J'ai regretté qu'on n'ait pas pu avoir de conversation avec Devereux, ça s'est trouvé comme ça.

L'autre : Oui, parce que là il y a certainement des convergences ?

E. O. : Oui, il y a des convergences probablement. Il nous aurait été utile de parler avec lui.

L'autre : Actuellement, par rapport à une société très multiculturelle où il y a des influences de toutes parts, comment voyez-vous les choses au niveau clinique ?

M-C. O. : On a fait des tas de petits textes, dans les revues, dans les colloques.

E. O. : Grosso modo, je dirai ceci, il faut d'abord bien connaître la culture. Bien la connaître, cela veut dire non seulement en avoir une connaissance livresque, mais apprendre à vivre dans cette culture, c'est-à-dire que la compréhension que l'on en a doit passer dans la sensibilité, de telle sorte que les réactions spontanées des gens deviennent quelque chose qui éveille un écho. Là il y a un effort que les livres d'ethnographie ne peuvent transmettre.

M-C. O. : Oui, tout à fait.

L'autre : Monsieur Ortigues avez-vous travaillé aussi à Fann au niveau de la clinique ?

E. O. : Nous sommes des duettistes. C'est-à-dire que nous avons toujours formé comment dirais-je ?

M-C. O. : Un tandem.

E. O. : Moi je suis philosophe et je suis resté philosophe n'est-ce pas, philosophe avec une formation d'historien très poussée sur l'histoire de la religion et nous avons toujours travaillé ensemble alors on se renvoyait la balle constamment, ça se faisait comme ça.

M-C. O. : Et il a assisté à d'innombrables groupes de travail.

E. O. : Oui j'ai travaillé beaucoup avec les cliniciens, leur apportant ce que je pouvais de mon côté, et j'ai reçu d'eux bien sûr.

M-C. O. : Et c'était comme entre ethnographie et psychanalyse un renvoi de questions et tu essaies toujours de nous aider à préciser ce que l'on fait et à le mettre en clair, vous voyez.

E. O. : Au fond, mon travail consistait à dire, quand on employait un concept psychanalytique à propos du matériel clinique, à quoi cela renvoie, comparer disons le vocabulaire et ce qui se passe précisément.

M-C. O. : Tu as fait beaucoup avancer les choses parce qu'après il y a un autre livre qui est sorti qui est la suite, *Que cherche l'enfant dans les psychothérapies* ? Il a fait un chapitre théorique qui ouvre.

E. O. : Un chapitre théorique difficile. Ma femme a travaillé depuis une vingtaine d'années avec ces groupes sur la clinique, si bien que les dernières années ceux qui avaient suivi ce travail depuis longtemps disaient, « mais on ne fait jamais de théorie ». Il y a eu une demande dans ce sens-là. Je me suis mis à réfléchir en effet sur cette question. La question théorique, il y a deux façons de la percevoir, ou bien il y a la manière habituelle, on étudie les concepts psychanalytiques en fonction de la clinique, c'est une première chose, mais il y a un second niveau de réflexion plus fondamental qui rejoint un peu la méthode psychologique de Freud, qui consiste à dire ceci. Freud s'est appuyé au départ sur certaines hypothèses neurologiques et aujourd'hui la psychanalyse s'est complètement coupée de ces bases biologiques. Est-ce qu'il est possible de renouer le lien ? Il y a des neuro-biologistes, c'est-à-dire des biologistes pas seulement neurologues, des biologistes comme Edelman, le prix Nobel qui a écrit *La biologie de la conscience* et Rosenfield qui a écrit *L'invention de la mémoire* et le livre de Damasio sur *L'erreur de Descartes*, la raison des émotions. L'idée, c'est qu'il y a une difficulté chez Freud entre la topique et la dynamique. La dynamique, il la conçoit en fonction d'un schéma très rigide de causalité linéaire alors que la topique, ce qu'il essaye d'amorcer là, est ce que nous appellerions aujourd'hui la complexité. La complexité, c'est-à-dire des niveaux différents, des stratifications et j'ai recentré mon travail sur le problème de la complexité. La question n'est pas de savoir s'il y a le Ça, le Moi, le Surmoi mais de savoir que de toute façon, on a affaire à des niveaux différents, que l'esprit n'est pas homogène, et qu'il n'y a pas une sorte d'explication simple qui permettrait de faire l'économie de ces différences de niveaux. C'est ce genre de niveaux qu'il

s'agit de reconnaître dans la clinique. Mais l'article est difficile parce qu'il fallait brasser beaucoup de choses.

L'autre : Dans *Œdipe Africain*, il y a beaucoup de théorisations qui émergent au fur et à mesure du matériel clinique ?

E. O. : C'est très important de garder le lien avec la clinique. Il y a une remarque que je peux faire à propos du langage. Lacan parle beaucoup de langage. Il invoque beaucoup le langage, mais il est très peu attentif aux textes, qu'il s'agisse du texte du matériel clinique ou qu'il s'agisse même des textes des auteurs qu'il utilise, auxquels il fait référence. Lacan nous a apporté des choses, mais sur ce point le principal reproche que je ferai à Lacan, c'est justement d'invoquer le langage mais de pas l'étudier vraiment tel qu'il sort. Il a créé de nouvelles rigidités dogmatiques. Le fait d'être attentif à tous les signes cliniques, rend plus souple, plus réceptif et moins dogmatique.

M-C. O. : Lacan était très intéressé par *Œdipe Africain* qu'il souhaitait publier dans sa collection. Mais nous ne l'avons pas souhaité pour garder notre liberté. Je vais ajouter une information sur la façon dont le travail de Fann, entre autres, s'est prolongé dans quelque chose que j'ai fait en Afrique dans les années 1996-98. Avec la première agrégée de pédopsychiatrie francophone, nous avons monté, avec le financement de la Coopération française et d'autres organismes, des formations à l'entretien clinique pour les pédopsychiatres en Afrique, autour du Professeur Thérèse Agossou à Cotonou.

Repères bibliographiques

1966, *Œdipe Africain*, Paris, L'Harmattan, 3^e édition 1984.

1986, *Comment se décide une psychothérapie d'enfant ?* Paris, Denoël, 2^e édition 1993.

1989, « Une famille sénégalaise consulte pour un enfant », *Psychologues et psychologie* 93 : 3-6.

1993, « Pourquoi ces mères indifférentes ? ou comment faire la part du culturel ? », *Psychopathologie africaine* XXI, I : 5-31.

1999, *Que cherche l'enfant dans les psychothérapies ?* Erès.